

Études d'histoire religieuse



Yves Lavertu, *Jean-Charles Harvey, le combattant*, Montréal, Boréal, 2000, 462 p.

Dominique Marquis

Volume 68, 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1006748ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1006748ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (print)

1920-6267 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Marquis, D. (2002). Review of [Yves Lavertu, *Jean-Charles Harvey, le combattant*, Montréal, Boréal, 2000, 462 p.] *Études d'histoire religieuse*, 68, 112–114. <https://doi.org/10.7202/1006748ar>

On aura cependant compris que l'intention de l'auteur est de prendre position, et celle-ci est claire. En effet, quand Bourget a prétendu qu'il y a eu excommunication contre Guibord, Adrien Thério soutient que « c'était une façon de jouer sur les mots [...] » (p. 59). Ce que vise l'évêque de Montréal, c'est de « semer l'effroi parmi les membres de l'Institut qui ne voulaient pas se soumettre [...] » (p. 60). En fait, Rome n'aurait pas davantage condamné l'Institut, si bien que les manœuvres de l'évêque, de la purge de la bibliothèque jusqu'à ces prétendues excommunications, apparaissent comme des exactions faites de mauvaise foi (malgré la *bonne foi*) pour détruire les chantres du libéralisme, de même que leurs institutions : « [...] l'affaire Guibord, c'est une histoire ignominieuse dont l'Église de Montréal devrait avoir honte. » (p. 189)

Adrien Thério a raison, je crois, d'accorder cette importance à l'interprétation de l'affaire Guibord. Il cite un texte de Dessaulles que je trouve pour ma part fondamental : « Une bibliothèque expurgée comme le voudrait l'autorité ecclésiastique ne mériterait plus d'être appelée un répertoire général des connaissances humaines, car les retranchements que l'on en ferait seraient tels que les livres les plus essentiels [...] seraient impitoyablement bannis. » (p. 63) Cet affrontement du XIX^e siècle dépasse largement ce cadre historique. On voit bien en effet qu'il met face à face la notion d'une culture libre, qui fait appel à la responsabilité, et celle d'une culture dirigée, par quelque dogme ou idéologie que ce soit. L'Index est à cet égard un instrument dont l'enjeu est en vérité celui des limites du pouvoir. Le XIX^e siècle montre ce combat exemplaire entre un clergé qui tente de pousser la limite du contrôle le plus loin possible, dût-il pour cela, selon Thério, être romain plutôt que d'être chrétien, et les revendications incessantes de Dessaulles et *tutti quanti*, qui veulent reconquérir des territoires de liberté qu'ils estiment perdus. Le livre d'Adrien Thério nous rappelle cette incessante tension dans cet ouvrage qui a, entre autres mérites, celui de son engagement.

Pierre Hébert
Université de Sherbrooke

* * *

Yves Lavertu, *Jean-Charles Harvey, le combattant*, Montréal, Boréal, 2000, 462 p.

Jean-Charles Harvey (1891-1967) est une figure peu connue de l'histoire du Québec. Même si des auteurs se dont déjà intéressés à lui, Yves Lavertu propose une nouvelle biographie qui se veut plutôt « un chapitre de vie », ce chapitre durant lequel Harvey a voulu « éveiller la conscience de ses compatriotes à l'époque de la Seconde Guerre mondiale ». Lavertu

souhaite aussi ressusciter « la version libérale de ces années cruciales ». (p. 9).

Le livre de Lavertu débute en 1934, année où Harvey perd son emploi de rédacteur en chef du *Soleil* à la suite du scandale lié à la publication du roman *Les demi-civilisés*, et se termine en 1943, date qu'il serait pertinent de questionner puisque le journal *Le Jour*, fondé par Harvey en 1937, poursuit ses activités jusqu'en 1946 et que la guerre n'est pas encore terminée. Divisé en deux grandes parties, « Menaces de guerre » et « La guerre », le récit de Lavertu présente le cheminement intellectuel et professionnel de Harvey durant ces années troubles.

En suivant Harvey, l'auteur nous amène à la rencontre de Jules Romain, Thomas Mann, Antoine de Saint-Exupéry et autres individus qui ont marqué leur époque. Harvey a échangé avec eux sur divers sujets, mais la guerre, le fascisme et l'antisémitisme sont au cœur des discussions. Durant toute la période couverte par le livre, Harvey « le combattant » mènera une lutte acharnée contre le fascisme. Dès le début de la guerre, il se prononcera pour une participation massive du Canada, il luttera contre ce qu'il nommera « la cinquième colonne », ceux qui par une attitude complaisante à l'endroit du gouvernement de Vichy font le jeu des nazis, et prendra aussi position en faveur de la conscription.

Le livre de Lavertu regorge d'informations nouvelles sur les événements qui ont marqué cette décennie. Grâce à des sources inédites, le lecteur fait la connaissance d'un homme qui ne craignait pas la controverse. Journaliste de talent, libéral, libre-penseur, gaulliste de la première heure, Jean-Charles Harvey était-il un « empêcheur de tourner en rond » ? La question est intéressante, mais le livre de Lavertu n'y répond que partiellement. L'auteur cherche d'abord et avant tout à singulariser Harvey par rapport aux autres membres de l'élite intellectuelle canadienne-française. Il ne permet pas au lecteur de situer Harvey dans les grands courants de son époque parce qu'il ne présente pas clairement le contexte dans lequel il évolue. Il en résulte le sentiment qu'il s'est retrouvé seul à défendre ses idées face à une opposition farouche émanant principalement du journal *Le Devoir*. Les prises de position de Harvey concernant le fascisme, l'antisémitisme et le nationalisme sont clairement présentées, mais qu'en est-il des autres grandes idées débattues à l'époque, comme le droit de vote des femmes ou l'éducation ? Cette « version libérale de ces années cruciales » ne s'est-elle exprimée que lors des débats sur les enjeux internationaux ?

Même si le respect que l'auteur porte à Harvey est indéniable, il ne tombe pas dans le piège de l'admiration aveugle de son sujet et n'hésite pas à souligner certaines attitudes ambiguës comme ses relations avec son bailleur de fonds, Ray E. Powell de l'*Aluminium*

Company of Canada. Lavertu nous présente un personnage fort intéressant, mais l'analyse des idées de Harvey bien insérée dans une réflexion plus large sur les manifestations du libéralisme au Canada français à cette époque reste encore à faire.

Dominique Marquis
Université du Québec à Montréal

* * *

Aurélien Boisvert, *Monsieur Duplessis a-t-il eu la tête de Mgr Charbonneau ?*, Montréal, Les éditions 101, 1999, 88 p.

Le titre révèle tout. Cet opuscule réunit les témoignages de journalistes, d'hommes politiques, de clercs et d'historiens dans le seul but de prouver que le Premier ministre Maurice Duplessis ne fut pas responsable de la destitution en 1950 de l'archevêque Joseph Charbonneau de Montréal. Et qui aurait avancé une telle proposition ? Un « irlandais catholique d'origine ontarienne » (p. vii) du nom de John Thomas McDonough, auteur de *Charbonneau & le Chef*, une pièce de théâtre parue en 1968. Aurélien Boisvert s'étonne que, malgré les critiques cinglantes tirées dans l'avant-propos qu'ont réservées Conrad Black et Claude Ryan, entre autres, à ce mélodrame manichéen » (p. viii), la pièce ait connu un succès durable et il déplore le fait que cette « manipulation de la réalité historique » (p. vii) continue de tromper le grand public. Muni d'épigrammes tirés de Lafontaine (sic) et du pape Jean XXIII, Boisvert cherche à rétablir toute la vérité sur cet épisode.

Il est incontestable que l'œuvre de McDonough, reflet parfait de l'esprit de l'époque qui l'a produite, connaît un éclatant succès dans le Québec des années soixante-dix : la figure héroïque qui, au nom des valeurs supérieures de la justice et de la transparence, refuse tout compromis avec le pouvoir et l'argent séduit et enchante. De plus, Jean Duceppe et Jean-Marie Lemieux donnent une interprétation mémorable des rôles respectifs de Duplessis et de Charbonneau. Aujourd'hui, cependant, un public plus cynique et désabusé réagirait-il de la même façon ? Il est permis d'en douter, même devant d'aussi talentueux comédiens. D'ailleurs il y a longtemps que la pièce n'est pas représentée en scène. Si elle a vieilli et est presque tombée dans l'oubli, comment expliquer l'acharnement dont fait preuve Boisvert à démolir le mythe qui la sous-tend ? Cette question est pertinente, d'autant plus qu'il semble se dégager chez les historiens un consensus sur l'affaire Charbonneau. On s'accorde en effet pour dire qu'on ne pourra faire toute la lumière sur cette affaire tant que les archives diocésaines et surtout vaticanes se rapportant à cette période resteront fermées aux chercheurs. Toutefois, on reconnaît que la destitution de l'archevêque de la part du Saint-Siège serait reliée aux mauvaises relations qu'il entretenait avec ses confrères de